

*Textes réalisés lors de l'atelier d'écriture conduit par Yan Allegret - 2018 -
Médiathèque l'Astrolabe*

Haïku

Le fleuve coule se noyer dans le plaisir l'essence des mots
Un oiseau chante étincelle dans mon cœur brillera toujours
Petites bulles les vagues onduyantes l'écume des mots
Des âmes pures des ailes de papillons papier de soie blanc
Métal en fusion la terre se réchauffe la vapeur des mots
Etre un arbre accepter et pardonner l'offense des gens
Les bourgeons s'ouvrent le cœur et l'esprit aussi la sève des mots
le fleuve grossit la conscience s'élève au niveau de l'eau
Le volcan brûle sur le papier blanc coule la lave des mots
L'exubérance laisser fleurir le bonheur le soleil rouge

Patricia

Si seulement, elles pouvaient parler

Ton langage est peut-être ce bruissement quand tu viens t'enrouler autour d'un pylône ? Ton cri, quand du haut d'une falaise tu te jettes ? Ton gémissement est le mien quand je plonge mes doigts en toi...

Oui, je t'écoute, je suis là

Pardonne-moi d'avoir tant tardé

Que dis-tu ?

Doucement...

je suis sûr que tu as tant de choses à me dire. Je sais, je sais...

Des larmes ? Mais de qui ?

De joie, un mariage ?

Où sont-elles ?

C'est à elle ces larmes-ci ?

Oui, je les vois...

Oh ! Ne t'énerve pas ! Je n'ai pas oublié!

Oui, il y a tant à dire de mon absence

Pourquoi ? Je n'en sais rien, je crois que je me suis égaré.

Tu le sais ? Tu as aussi porté ces larmes-ci ?

Le silence s'installa, les histoires se mirent à défiler le long de la berge heurtant de plein fouet le présent... Elle, racontant ses rencontres, ses surprises, les passagers clandestins venus avec la dernière crue... Il l'écoutait murmurer toutes ces étincelles de vie que portaient ses gouttes, chacune chargée d'un peu d'ailleurs, d'histoires plus si secrètes maintenant. Elle savait tout de ces hommes, de ces femmes qui à ses rives se sont livrés jusqu'aux larmes de plaisirs, d'efforts, d'espoirs.

Il l'écoutait, la regardait se couvrir de frissons quand le vent, du bout de ses doigts, recouverts d'un tissu qui semblait avoir été offert par Odin ou un tsar lointain, venait l'effleurer. Ses murmures se firent de plus en plus légers, les soupirs s'estampèrent. Elle s'apaisa ; il put alors contempler sa délicatesse, sa douceur... La ville commença à lui glisser ses habits de nuit tissés de lumière et de reflets tels de la dentelle... Levant les yeux, le monde grouillait autour d'elle, des mots, des soupirs, des amants, des amis lui confiant leurs rêves, leurs espoirs, leurs jouissances...

Chacune de ses gouttes porte la vie, chacune d'elle lui confie ses secrets qu'elle garde au plus profond d'elle, les enlaçant dans ses courants puissants.... Secrets qu'elle ne libère seulement qu'au contact d'une berge, d'un pylône... C'est là qu'elle se met à parler, c'est là qu'elle lui a parlé, confié le désir de tant et tant... Si semblables depuis la nuit des temps. Elle lui racontait souvent l'histoire d'une larme qui avait coulé d'avoir pu aimer, sa préférée, celle dont on lui parlait le plus souvent

Le souffle court, les lèvres encore rougies, il se retira et s'allongea à côté d'elle. Plongeant ses yeux dans l'immensité qui avait commencé à se parer de ses diamants nocturnes.

Il songea à la douceur de son intimité, cette chaleur qui se dégage d'elle et qui le surprend toujours autant quand elle lui confie ces larmes de joies qui emplissent son quotidien... S'asseyant sur le tronc qui lui servait de lit, il sentit une goutte couler le long de sa joue et tomber dans le lit de la rivière.

« Si seulement, elles pouvaient parler... »

Robert

La Seine

Revenir pour mieux repartir plus tard ou faire un pas de côté seulement.

Elle est repartie .A nouveau la Seine a quitté son lit. Les quais sont fermés. Il faut la laisser s'étaler.

La Seine persiste à bousculer les habitudes de chacun. Reprendra-t-elle sa place ? Ou va-t-elle obliger les hommes à se plier à ses extravagances ?

Elle prend seulement son temps mais redeviendra celle que je contemple depuis mon enfance. Enfin, pas tout à fait la même car elle a découvert des nouveaux possibles. Elle peut surprendre.

Je suis à un moment de ma vie où j'ai envie de me surprendre.

J'ai longtemps trouvé satisfaction dans un déroulement ordonné, rythmé et intense de mon quotidien. Chaque jour me trouvait là où je devais être sans manquement mais sans beaucoup de surprise.

J'ai tourné une page, non sans crainte mais avec détermination.

Depuis, j'ai le sentiment qu'un vaste territoire s'offre à moi qu'il me faut découvrir et investir. Il me semble que ma vie est à réinventer. Enfin, à partir de qui je suis profondément, de ce qui fait mon histoire.

Etre à l'écoute de mes désirs, bousculer mes habitudes, mes rituels pour être disponible à l'imprévu. Me surprendre et me laisser surprendre pour laisser émerger une autre façon d'être au monde, conquérir un espace-temps dans lequel rencontrer les autres autrement.

La Seine aurait-elle eu, elle aussi, le souhait de nous rencontrer autrement ?

Françoise PERAZZONE, le 20 mars 2018

Atelier d'écriture

J'ai décidé de participer à un atelier d'écriture pour faire une nouvelle expérience de l'écrit.

Ecrire parce que je le souhaite et non parce que j'y suis contrainte.

L'atelier d'écriture proposé m'a aidée à entrouvrir une porte dans l'univers de l'écriture.

J'ai vécu cette expérience en toute confiance grâce au cadre posé au départ et rappelé régulièrement : non jugement de soi, ni des autres participants.

Je mesure un peu la différence qu'il y a entre souhaiter écrire et avoir le besoin profond d'écrire. C'est un long chemin à parcourir, un vrai travail qui requiert le regard des autres sans jugement et sans indulgence.

La diversité des productions des membres du groupe m'a au départ renvoyée à mon inexpérience, à la pauvreté de mon univers poétique.

Cette sensation m'a traversée sans pour cela m'empêcher de poursuivre mon propre travail d'écriture, à la recherche de mon univers, de mes mots, de mes ressentis dans une situation donnée : un temps d'imprégnation au bord du fleuve.

Plutôt qu'une recherche, j'ai le sentiment d'avoir accueilli quelque chose, une part de moi avec suffisamment de bienveillance.

Françoise PERAZZONE, le 25 mars 2018

Haïku

Le fleuve nous prend
Nous entraîne et rejette
Une histoire naît.

Liberté totale
L'esprit attentif s'envole
L'écrit le rappelle.

Sabine

Son regard sur l'atelier

Premier contact ce samedi 20 janvier 2018

Je m'y rends, pour voir, sans idée, comme ça.

Résidence d'artiste : TILT ! Un souvenir d'enfance, dans mon village il y avait une maison d'artistes.

Il se présente et nous fait part de son désir de créer, de partager, de transmettre une œuvre. J'ai aimé sa passion, la précision dans ses propos, sa simplicité, son intérêt pour le fleuve « l'eau source de vie », l'accompagnement avec son musicien « la fusion de complices ».

Il nous lit son roman en construction où l'héroïne, favorisée par la vie, ne supporte plus cette routine malgré famille, mari, enfants..., décide de ne plus rentrer chez elle, partir vers l'au-delà, fuir ce quotidien qui l'étouffe où le rêve n'existe plus, aller où le hasard l'emportera. Pourra t'elle supporter ce vagabondage sans issue, sans réconfort, endurer cette abnégation inconsciente, aller vers où

Vers rien ?

Il désire finir son roman.

Je quitte cette soirée heureuse de ce moment de convivialité.

Ma deuxième rencontre ce 10 février 2018

Intimidée, je rentre, il me convie à m'installer, nous sommes près de la grande baie vitrée, la terrasse surplombe le fleuve, la lumière, le soleil...

Les recommandations :

- savoir écouter
- ne pas critiquer, se moquer
- ne pas employer « on »
- ne pas commenter pendant la lecture (silence)
- attendre qu'il nous convie à exprimer nos impressions pour parler

La lecture des histoires demandées à la réunion précédente commence, puis vient le moment de s'exprimer, mon tour arrive pour répondre :

- Amélie ! j'ai entendu « on »
- J'ai dit « on » ! excusez-moi, je ne m'en étais pas rendu compte, je m'en souviendrai.

Le plan suivant est établi, je dois écrire mon histoire d'eau pour la prochaine réunion.

Je pars contente, plein d'idées en tête pour ma première création. En arrivant chez moi, j'ai semé mes idées sur une feuille, c'était réjouissant, bonheur de raconter un vécu ou pas !

Ma troisième rencontre ce 3 mars 2018

Nous nous connaissons mieux, le cercle s'est refermé près de lui dans le centre de la pièce.

Les recommandations :

- écouter : j'apprécie ce mot car j'ai souvent constaté :
Tu bavardes avec quelqu'un souvent ailleurs dans ses pensées
Tu m'écoutes !
hein ! Oui je t'entends
tu entends, mais tu n'écoutes pas, c'est la différence.

Une de mes connaissances disait toujours : « Une personne qui sait écouter est une personne intelligente » (personnellement beaucoup de gens ne m'écoutait pas et c'est une souffrance, un vide)

Ici c'est une réparation que je ressens.

- ne pas critiquer
- ne pas couper la parole

Les lectures commencent, je ne me sens pas à leur niveau tant je les trouve intéressantes, mon histoire me semble débile et hésite à la donner, mais il me rassure et insiste bien pour que je comprenne que toute histoire à sa valeur et sa façon de toujours nous encourager est bienfaisante. Il lit mon récit 1 fois, 2 fois, son art de lire, de révéler ce texte le rend vivant dans les moindres détails, ça fait du bien...

Pour la prochaine fois je dois écrire sur mes souvenirs d'enfance.

Bel après-midi, je rentre contente et me lance dans un récit de quelques souvenirs d'enfance.

4^{ème} rencontre ce 10 mars 2018

Il nous accueille, nous installons les sièges et une fois la disposition faite notre après-midi peut commencer.

Règles d'or à respecter : écoute, silence, lecture 2 fois puis impression, bienveillance.

Les lectures commencent, c'est toujours captivant, à la deuxième fois, je suis vraiment pénétrée par le texte, je suis à l'intérieur de l'histoire.

Quand il précise qu'il faut sortir des murs, ne pas s'enfermer, sortir de cet espace étroit, voler au-dessus de cette clôture, je me suis vu refaisant ce parachutisme ascensionnel où tu dépasses tout ce qui t'entoure, te donne cette liberté, ce bonheur, ce soulagement, les volutes qu'exprime Irène dans son récit donne cette légèreté, cet envol...

Pendant la lecture du récit d'Irène, Yan s'est installé, accroupi au milieu du cercle, il s'imprégnait du texte, le vivait, parfois il tremblait, avait les yeux qui se fermaient de temps en temps, penchait ou levait la tête, sa main semblait aussi battre une douce mesure et une de ses positions me rappelait « le penseur » de RODIN. C'est une photo que j'aurais aimé prendre.

Il nous demande de préciser notre ressenti, c'est difficile parfois d'expliquer, d'aller chercher au fond de son âme, je crois mieux savoir l'écrire que le dire.

J'ai rajeuni ; mon cerveau a pu remettre en route le moteur de la mémoire.

J'aime écouter et là j'ai pu le faire.

De retour chez moi, j'ai noté ces souvenirs pour ne pas les oublier.

C'était mon vécu d'atelier.

Il pleut depuis des semaines

Il pleut depuis des semaines, pas forcément des trombes, mais tous les jours et partout. La météo est un sujet de conversation passionnant, mais là il a progressé de 4 places dans le classement des sujets les plus pratiqués par les français.

- Vous avez vu ce qu'il est tombé hier ?

- Oui ! Et ils annoncent encore de la pluie pour ce week-end !
- Ça fait longtemps que ça dure, et vous avez vu, le niveau de la Seine a encore monté...
- Oui, ma belle-mère habite en bord de Seine. Elle a eu sa cave inondée et les voisins de toute sa rue c'est pareil !

La pluie est tombée, et le niveau du fleuve est monté, inexorablement, centimètre par centimètre, grignotant jour après jour un peu de liberté sur le carcan imposé de son lit. Maintenant il est 5 mètres au-dessus de la côte normale. Des routes sont coupées et les bords de Seine sont désormais le territoire exclusif des canards et des cygnes.

La jeune femme est venue voir, pour se rendre compte de près, plutôt qu'en passant, au travers des vitres de sa voiture.

Elle s'est garée et elle est allée à pied jusqu'au plus près du fleuve en cavale. Elle a marché sur la route pavée qui longe la Seine. Normalement, plus bas, il y a une promenade piétonne qu'on distingue encore sous 30 centimètres d'eau. Cela lui fait bizarre d'y voir les poubelles dans l'eau jusqu'à la taille. Et puis il y a ce banc, là, qui l'interpelle.

Inaccessible.

Normalement, elle ne lui aurait accordé aucune importance.

L'aurait-elle seulement vu ?

Peut-être même pas.

Mais pas aujourd'hui, alors qu'il a les pieds dans l'eau et que son assise échappe de peu à la noyade.

Aujourd'hui il l'attire, il l'appelle, telle une sirène de bois et de métal.

Elle a envie de monter dessus – debout – d'enlever ses chaussures, d'enlever ses chaussettes, de retrousser son pantalon, et de patauger jusqu'à lui. Elle se voit déjà dressée sur ce banc, telle une figure de proue au milieu du fleuve en crue. La vue y est sûrement meilleure que de là où elle est.

Pour la traversée l'eau sera froide, sûrement, et puis une rivière ce n'est pas très hygiénique.

Quand on regarde le lit du fleuve, l'eau est brune, on ne voit rien de ce qu'elle charrie. Des branches d'arbres, des détritiques, des animaux morts ? Qui sait ? Rien peut-être aussi. Au bord, on distingue nettement les pavés sous la couverture d'eau, pas vraiment transparente, non, mais pas lourde de particules non plus. Ça lui évoque un peu un café turc, l'arôme en moins. L'eau n'est donc pas si sale, et les pavés sont juste là, à portée d'orteils.

Juste là.

Il n'y aurait qu'à le décider, faire le choix d'écouter la petite fille en elle, la petite fille qui a envie de ne même pas enlever ses chaussures et qui irait jusqu'au banc avec. Et tant pis pour Maman qui la gronderait.

Debout sur le banc au milieu de l'eau - bon pas exactement au milieu, plutôt très au bord si on veut être précis, mais quand même. Au milieu de l'eau, debout sur un banc, comme sur un bateau échoué

en travers du fleuve. Elle serait ailleurs, audacieuse aventurière, téméraire exploratrice... Adulte délicieusement irréfléchie.

L'envie monte comme l'eau de la Seine, comme elle est montée peu à peu pour finir par déborder de son lit et envahir les berges, noyant les champs, les routes, baignant les pavés et clapotant doucement sur le rebord du trottoir à ses pieds.

La jeune femme regarde les vaguelettes se briser sur le béton et repartir en sens inverse.

Elle regarde la fine couche de terre onduler sur les pavés au rythme des vagues.

Cela lui rappelle la plage.

Le banc n'a pas bougé.

Son envie non plus n'a pas bougé.

Oui ou non ? Y aller ou pas ?

Ecouter cette étincelle de fantaisie ou rationaliser cette impulsion inadéquate, inutile et partir.

Tourner le dos à la tentation de cette chose absurde : vouloir être debout sur le banc qui a les pieds dans l'eau.

Choix ! : Vous êtes un adulte responsable.

Aller sur ce banc ne vous apportera rien, ça ne sert à rien, ça n'a pas de sens. Certes l'eau n'est pas sale, donc vos pieds n'en ressortiront pas boueux, mais mouillés oui ! Et vous n'avez pas de

serviette. Vous allez donc mouiller vos chaussettes et passer l'après-midi les pieds humides et peut être attraper la grippe ou pire une pneumonie.

Plus grave, vous pourriez marcher sur un tesson de verre et vous blesser car ce lieu est habituellement fréquenté par des personnes en cours d'alcoolisation.

Et si des gens vous voient, ils vont penser que vous êtes stupide, que votre comportement est dangereux. Voire ils appelleront les pompiers vous croyant sur le point de vous suicider.

Choix 2 : Vous écoutez votre part d'enfant.

Oui vos pieds seront mouillés, mais ce n'est somme toute pas très grave.

Cela vous amuserait énormément de faire ça ! Ce serait drôle ! Ce serait génial ! L'eau serait froide ! Vous auriez peur de mouiller votre pantalon ! Vous auriez peur que des gens vous voient ! En fait non : vous avez envie que des gens vous voient ! Vous auriez même envie d'être avec quelqu'un pour partager ce moment, pour que ce quelqu'un vous prenne en photo, pour garder un souvenir de ce jour, du niveau inhabituel de l'eau, de votre joie, et du fait que vous avez écouté cette petite voix que vous rabrouez si souvent.

Choix 1.

Choix2.

Elle hésite, elle argumente, les minutes coulent, l'eau passe, des oies remontent le fleuve en poussant leurs fameux « cris plaintifs », un goéland les survole.

Ira-t-elle ou pas ?

Elle soupire et...

Claire Jacquet-Mériguet 23/03/2018

Retour sur atelier

Je suis venue à cet atelier parce que je n'avais rien écrit depuis plusieurs années, pour comprendre ce qui c'était passé, savoir si la source des mots et des histoires était morte ou seulement en dormance. J'ai ma réponse maintenant : la source est toujours là, bien vivante, mais c'est moi qui ai changé. Ce que j'écrivais avant n'est plus ce que j'ai envie/besoin d'écrire maintenant. Plutôt qu'attendre avec regret les idées anciennes qui ne me viennent plus, je vais écouter les idées nouvelles.

Claire Jacquet-Mériguet

Irène

Irène se penche au-dessus du pont là où coule la Seine. Elle constate et contemple les inondations. Elle n'a pas la télévision. Elle reprend son chemin en direction de la bibliothèque. Un panneau accès interdit, zone inondée lui fait tourner la tête. A 15 m à peine, l'eau. Elle empreinte cette ancienne ruelle pavée et encastrée entre 2 hauts bâtiments. Elle descend la pente en escaliers, elle est face au fleuve. Sa vision en est modifiée. L'eau est à ses pieds. Les berges où elle passait à vélo cet été ont disparu. Un escalier métallique au trois quart enseveli surgit au milieu de l'eau. L'eau céleste s'est mélangée à l'eau terrestre.

Le fleuve a grossi. Il est agité. Le courant est rapide. Il balaye tout sur son passage. Une branche passe prisonnière dans ces eaux tumultueuses. Tout est gris, les ponts, les arbres, le ciel, l'atmosphère, les bâtiments sans caractère, le fleuve ; tout est humide, le ciel, la terre, l'air, tout se mélange et ne fait qu'un. Il fait froid, c'est l'hiver. Irène écoute le gémissement des vagues contre le mur. Autour de ses pieds, des brindilles, du sable. Il bruine.

Elle touche ce sable fin. L'eau effleure sa main. Elle est glacée. Frémissement ascendant du bout de ses doigts jusqu'à sa nuque. Sous la transparence de l'eau les pavés se dessinent. Tout est nuance de gris sauf les oiseaux sur l'eau. Les canards se balancent, dansent. Ils se moquent des humeurs du fleuve. Ils le connaissent. Il est leur aire de jeux. Ils ont décidé d'être heureux. L'un d'entre eux

s'élançe, s'envole pour amerrir un peu plus loin en se laissant glisser avec volupté, un sillon blanc derrière lui. Un autre le rejoint puis un troisième qui les dépasse. Ils éclatent de rire comme des enfants.

Irène entend ce rire cristallin du fond de leurs entrailles. Elle rit aussi. Elle se laisse éblouir par ce bonheur ; se nourrit de cette insouciance et de cette joie de vivre. Le soleil rouge sur l'eau. Elle inspire ses rayons, les diffuse à l'intérieur de tout son être. La chaleur dans son cœur. Le feu sur l'eau, la terre sous ses pieds, le métal et le bois autour. Les 5 éléments de la nature sont réunis autour d'elle Une vibration dans son corps. Dans le bas de son abdomen une étincelle. Un point rouge, orange ; ce point grossit. Des vibrations sonores résonnent. Le souvenir d'un instant de l'ordre du merveilleux.

Elle est à Paris, elle s'apprête à sortir du jardin public où elle a pratiqué ses exercices énergétiques. Un son connu l'arrête. Elle se retourne. C'est son ami le rouge gorge qui lui dit au revoir. Une note de l'ordre de l'enchantement l'immobilise. C'est son chant d'automne, le plus beau. Le temps s'arrête. Tout se voile autour d'elle. Les gens passent mais elle ne les voit plus. Il ne reste plus que l'oiseau et elle. Les notes volent et « spiralent ».

Cette onde sonore l'enveloppe, l'enlace. Caresse sur sa peau. Douceur. Elle s'infiltré entre ses 2 sourcils ; les cellules de son cerveau dansent. Les sons tombent en cascade direct dans son cœur. Ils résonnent dans ses oreilles, coulent dans ses reins. C'est un feu d'artifice. Une note à peine audible s'élève crescendo, elle est d'une beauté incommensurable. La note tremble, tout tremble en elle. Tout vibre. L'oiseau se surpasse. Il lui fait un cadeau sans prix d'une valeur inestimable. Bouquet final. Crépitement. Une étincelle tombe dans son cœur. Depuis, une étoile brille et chante à l'intérieur. Rien, ni personne, ne pourra la ternir. Il suffit d'y penser, même des années après et ces cellules scintillent en résonance avec ce chant céleste de l'ordre du divin. Irène sent des larmes d'émotion couler vers le fleuve. Son cœur déborde, les canards sont toujours là. Ils rient. Oui, c'est une évidence pour elle ; Les canards, éclatent, de rire. La Lumière jaillit sur l'eau. La Lumière en elle. Elle s'avance un peu plus dans l'eau. Le bercement des vagues recouvre ses bottes. Elle en perçoit la fraîcheur subtile sur sa peau à travers le caoutchouc. Ses bras s'élèvent, elle bat des ailes. Elle est légère. Elle vole au-dessus de l'eau. Elle imite le goéland. Chaleur. Vapeur. L'odeur de l'air est mouillée. La bruine s'est transformée en pluie. L'hiver ne la dérange pas mais son corps n'aime pas l'humidité. Elle remonte à contre cœur la pente de la rue du Bac, tourne à gauche en direction de la médiathèque.

Elle est assise au ras du sol face aux baies vitrées du 1^{er} étage. A nouveau elle surplombe le fleuve. Elle est en liaison directe avec la vitesse du courant. Ses yeux glissent sur l'eau. Le dessin sur la surface l'attire. Elle lui rappelle la technique de la peinture à la cuve. Celle-ci est parsemée de formes molles, inégales, lisses comme des miroirs. Des ondulations agitées détournent et entourent ces zones d'eau calme. Elle aurait envie de jeter quelques gouttes de jaune canari dans ce vert de gris. Par endroit, des bulles d'écume sautent dans tous les sens. Dans une de ces bulles, elle voit un rouge gorge. Sa tête est en arrière, le cou mou, le bec dans les plumes. Il fait sa sieste. Un bébé. Elle est assise auprès de l'arbre à même la terre. Parfum de feuilles mortes. La terre mère, la terre protectrice. Elle sent sa force monter en elle. L'oiseau lui fait une confiance totale, il n'a pas peur, elle ne lui fera pas de mal.

Elle et l'enfant dans le cocon du tout, entre la Terre et le Ciel. Tout son être se fond, se confond dans le paysage en harmonie avec l'invisible. De cette petite boule de duvet, 8 grammes à peine, émanent des vibrations de paix du cœur et de l'esprit. Cet instant est magique. Ce rouge gorge est son 1^{er} ami oiseau. Tout a commencé dans ce sous-bois d'un jardin public en plein Paris. Une de ses cachettes. Un vrai paradis. Magnolias, sapins, buissons odorants. Elle est assise aux pieds d'un conifère. Une voûte de feuillages denses et persistants au-dessus de sa tête. Son cœur saigne, dedans des épées. Personne ne peut la voir mais elle sent une présence. Elle tourne la tête et aperçoit le rouge gorge, tout près, à hauteur de son visage. Elle sourit, lui parle. A sa grande surprise, l'oiseau lui répond tel un ventriloque. Seul sa poitrine en forme de cœur à l'envers, se contracte et se dilate.

Bonjour p'tit oiseau

Ah ! Enfin tu me vois !

Tu es là depuis longtemps ?

J'étais devant toi, mes plumes orange bien en vue !

Excuse- moi, J'étais dans mes pensées

Pourquoi tu es triste ?

Douleurs

Raconte moi

Je ne peux pas

Pourquoi ?

Et toi depuis quand m' observes-tu ?

Depuis toujours

Depuis que je viens ici faire mes exercices ?

Oui

Pourquoi

Tu es drôle quand tu fais l'oiseau

Drôle ?

Tous les jours tu fais l'oiseau mais tu ne t'envoles jamais

P'tit oiseau bien aimé, p'tit oiseau adoré, Je ne sais pas voler

Tu ne sais pas voler ?

Je n'ai pas d'ailes

Tu as des ailes mais tu ne sais pas les déployer

Peut-être

grimpe en haut de l'arbre et envole toi

Je tombe et je meurs

Meurs ?

Je ne reviendrai pas demain, ni après demain, ni après après demain, plus jamais, pour toujours

J'aime pas ce mot. Tu veux jouer avec moi ?

Si tu veux, à quoi ?

Tu essaies de m'attraper et je me cache

L'oiseau s'envole de branches en buissons. Au début il fait en sorte d'être bien visible, sa poitrine orange en avant. Puis son vol devient plus rapide et il se confond exprès avec la nature. Irène s'accroupit, rampe, se relève, lève la tête, l'aperçoit, le perd. L'oiseau attend patiemment plus loin et l'observe amusé.

Aïe, ouille.

Il revient vers elle. Tu es lente.

Mon corps s'emmêle dans les branchages ; mes cheveux sont accrochés.

Laisse-les là, tu les reprendras tout à l'heure, viens jouer.

Irène se dégage, enroule sa natte sur sa tête

oh ! Un chapeau tête... l'oiseau s'envole à toute vitesse parmi les entrelacs des buissons.

Irène le poursuit, le perd, l'appelle, observe attentivement les bosquets.

L'oiseau impatient change de cachette.

Je t'ai vu p'tit oiseau tu as bougé. Sors de là.

L'oiseau apparait. Irène rit.

Les lumières sur ta peau, c'est beau !

Quoi ?

Ton visage, il s'est transformé quand tu m'as trouvé
ah oui, je t'ai souri.

Tes yeux pétillent. Là où les mots sortent c'est devenu tout blanc. Ça brille de partout.

Mes dents, pour mieux te manger. Irène fait semblant de vouloir le croquer.

L'oiseau surpris décolle tel un éclair un peu plus loin.

Reviens p'tit oiseau c'était pour rire

Je n'aime pas ton humour.

Irène fait des grimaces

ha, ha C'est trop drôle. L'oiseau curieux se rapproche.

Elle recommence

c'est im/pre/ssionnant. Ça bouge de partout. Tout s'anime, se transforme. Encore, J'adooore !

Elle accentue les figures

Il rit aux anges

Irène tire la langue

oh ! Un gros vers de terre !?

Non, c'est ma langue

J'adore les vers de terre. C'est tout mou, visqueux ; Je les aplatis avec mon bec, ils se tortillent se contorsionnent chatouillent mon gosier et chloup j'les avale d'un coup.

C'est dégoûtant

non, c'est succulent !

Un autre rouge gorge chante, l'oiseau lui répond

T'as pas intérêt à venir ou je te casse la figure

même pas peur. Le rival s'approche

l'oiseau lui saute dessus

P'tit oiseau qu'est ce qui se passe ?

Je ne veux pas qu'il vienne dans mon territoire.

Tu n'as pas besoin d'être violent

Je ne veux pas qu'il te parle.

Tu es jaloux ?

M'en fiche, tu es mon amie, rien qu'à moi.

Je n'aime pas l'agressivité.

L'oiseau avale une baie noire. Tu devrais la goûter.

Ne change pas de conversation

Elle est sucrée, un vrai dessert.

Ne fait pas l'innocent.

D'accord, j'frai un effort !

Je dois partir.

Tu es en colère ?

Non, je dois aller travailler.

Bailler ?

Non, travailler. Tu ne connais pas ce mot. On peut travailler en baillant ou bailler en travaillant. Ne t'inquiète pas petite merveille, tu es mon ami pour la vie, mon soleil. Je reviendrai demain

Irène sort du jardin public, sereine. Elle traverse et se retrouve face à la Seine. Elle l'a souvent longée, regardé en passant sur les ponts mais jamais la Seine ne l'a happée. Elle a plutôt l'habitude de la forêt, de se coller contre certains arbres. Se remplir de leur énergie. La nature est généreuse. Mais aujourd'hui c'est le fleuve qui l'habite.

L'opacité de l'eau, la vivacité des ondulations la surprennent. La réverbération intense des ombres et lumière danse et lui fait plisser les yeux. Un grand bâtiment se reflète sur toute la largeur du fleuve. La pénombre accentue le déplacement incessant de ces courbes sinueuses. Irène fixe ces vagues ondoyantes qui se cognent tourbillonnent, se précipitent les unes sur les autres, bousculent et déforment les cercles mous irréguliers.

Tout s'accélère. Elle voit les gens pressés qui courent dans tous les sens se piétinent enchaînent accumulent plusieurs actions en même temps contrôlent et dirigent leur vie... Bonjour Irèèèè . Elle n'entend pas la fin de son prénom, sa voisine est déjà loin, pas le temps, elle est retraitée ! Les vagues n'arrêtent pas de bouger. Les dernières rattrapent les premières, se dépassent. Pour aller où ? Elle est fascinée par les reflets qui scintillent et tremblent. Ses yeux se brouillent. Et elle qu'elle est sa destinée ? Elle habite ici depuis 1 an et demi. Elle ne voulait pas revenir s'encrouter, s'enterrer dans cette région. Elle n'a pas choisi. Elle a demandé aux étoiles. Le message de l'Univers était très clair. Elle a enfoncé ses racines dans la terre de son enfance. Malgré un obstacle important, depuis qu'elle est ici elle sait qu'elle est là où elle doit être. C'est l'essentiel.

A l'horizon, deux points blancs. L'essence de deux formes ; deux cygnes majestueux qui se laissent flotter dans le flux de la vague. Ils sont calmes, immobiles, mais en perpétuel mouvement au gré du courant. Ils avancent tournent virevoltent de droite, de gauche. Irène les accompagne du regard. Elle se calque à leurs mouvements, épouse leur forme. Elle est un cygne. Elle se laisse porter et

bercer par ces ondulations. L'un d'eux courbe son cou, pose son bec sur l'eau, le laisse glisser pour qu'un filet d'eau mouille son gosier, puis il reprend sa pose avec élégance. Le fleuve visite la ville. Il la serpente de ci de là, comme un touriste sans carte. Au détour d'une courbe, le premier cygne disparaît puis le deuxième. L'image de cette grâce est en elle. Irène se noie dans cette sensation de quiétude à travers tous les pores de sa peau. Elle sourit derrière ses yeux.

Patricia

Débordements

Elisabeth a accepté la pige, bien payée, proche de chez elle, un reportage sur un marronnier climatique : les crues hivernales et elle le regrette déjà. L'ennui plombe sa plume autant que le ciel gris le paysage. Il lui faut trouver un angle de vue original sinon elle va retourner sous sa couette.

Elle déambule le long de la Seine, il pleut vaguement.

Le fleuve est vide, son trop-plein a chassé tout esquif. Seul, un grand cygne remonte le fil de l'eau, tête baissée, tout occupé à lutter contre le courant. Il est arrêté dans sa course par un énorme rectangle gris émergeant de l'eau. L'objet est planté parallèlement à la rive, le long de ses flancs le fleuve roule, méchamment élargi par la crue.

On dirait une porte d'appartement, on y voit même un trou sur un des côtés, comme un trou de serrure.

Elle imagine son article sous la forme d'une histoire fantastique dans laquelle le cygne toquerait du bec contre cette apparence de porte, en fait une simple armoire électrique plantée sur le quai actuellement submergé. Elle ne croit pas un instant à son histoire, le lecteur haussera les épaules et tournera la page du journal.

La Seine continue de couler, indifférente, grise, triste.

Un bâtiment au toit en surplomb lui procure un abri suffisant pour qu'elle s'y arrête le temps d'une cigarette, les magasins commencent à ouvrir bien que les rues soient presque vides.

Un plan élargi sur les arbres nus de la rive opposée témoigne de l'immobilité du paysage. La ville est en panne.

L'air sent l'humide, un humide formé de volutes dont on ne sait si elles naissent de la terre, du ciel ou de l'eau.

Une seule certitude, dans une volute il y a du mouvement. Il était temps que quelque chose bouge !

Elisabeth hume l'atmosphère, à l'odeur du tabac se mêlent les relents pénétrants d'un tas de feuilles pourrissantes, puis, de façon ténue un effluve qu'elle ne peut identifier mais qu'elle associe à de la chaleur.

La pluie s'intensifie, de grosses gouttes ricochent bruyamment sur les feuilles d'une haie de lauriers.

Cette odeur, c'est celle de la coriandre s'évadant du restaurant asiatique voisin, le bruit, c'est celui d'une autre pluie, plus violente et plus chaude.

Elle est à bord d'un slow-boat, au milieu d'un autre fleuve lui aussi en crue.

Une crue joyeuse.

Sur la rive les femmes font leur toilette, cheveux dénoués, enveloppées dans leurs sarongs colorés, les hommes sont un peu plus loin. Le trafic fluvial est intense, barges lourdement chargées, barques de pêcheurs à la proue décorée d'yeux protecteurs, speed-boats survolant les remous.

Ce n'était alors qu'un voyage touristique, un premier pas en Asie des moussons, la descente du Mékong dans sa partie laotienne.

Elle avait été séduite par cette autre civilisation, le sourire de ceux qui ne possèdent rien, leur confiance dans les réincarnations successives. Dans ce matin grisâtre elle savoure l'utopie de ce premier voyage. Elle était jeune alors ...

Depuis, elle avait beaucoup travaillé pour comprendre ce fleuve et les pays qu'il traverse, ce fleuve qui les unit et les oppose. Elle avait beaucoup publié, c'était maintenant du temps passé, elle n'avait plus l'âge de barouder ainsi.

Il lui restait les pages locales d'un hebdomadaire régional où sa signature lui permettait encore de gagner sa vie.

Elle s'était assagie, sauf quand revenait l'odeur de la coriandre un jour de crue de la Seine.

Jacqueline Maurice 23 mars 2018

Regard sur cet atelier

Chemin interrompu, repris in-extremis pour ne pas le laisser s'enliser dans les sables de l'oubli.

De la surprise fâchée du premier jour au plaisir des lectures critiques, pas à pas pour finir par un dénivelé plus important.

Parallèle avec un travail hypnotique où surgissent images et odeurs.

Peut-être mini-tremplin pour reprendre un écrit délaissé.

Parfois l'in-intelligible me perd, j'essaie de trouver une route qui se dérobe et me retrouve.

Malgré mes résistances j'aime les surprises.

Jacqueline Maurice

Je dis oui

Je dis oui

Elle m'arrachera

J'ai cru être ce pilier

Sec, inerte, nécessaire

Mais l'onde impétueuse m'a dit :
Racler le fond, sentir la vase...
Tu n'aimes pas ?
Lâche-toi !
Mais lâche-toi !
La grâce te trouvera sur les chemins de traverse.

Mais il y avait les principes
Fuir les débordements car
Prudence : route inondée
Prenez la déviation
Panneau rouge : interdit
Panneau jaune : dépêchez-vous !

Or, un jour, il y eut un cormoran décapité
Oui, décapité
Sur le pont de la rocade
Il allait en sens contraire
Contraire à la route, puisqu'il suivait le fleuve

Rentabilité
Rapidité
Sécurité
Puis... le cormoran
Corps mourant

Je regarde en bas

Poussière lourde
Eau ! Tu charries !
Tes routes sont veines
Je prends appui sur ta dérive pour m'élever,
Puis déborder
Tant pis si personne n'a pris le temps de consolider les digues
Pas de danger
La gravité me tient la main
Je passe la turbine
J'y laisse le superflu

Car n'est-ce pas l'eau qui décide ?

Corinne Janier Colombel

Haïku

Tel un avion de ligne, le cygne vole en suivant le fleuve
Son ventre blanc fait de l'ombre au pont
Il transporte le pain mouillé des prisonniers

Corinne Janier Colombel

Ecrire

Ecrire m'a ré-appris à regarder.
S'imprégner du réel est la première chose à faire pour prétendre en approcher artistiquement son visage.
Là où je croyais qu'il fallait dire quelque chose, j'apprends que le réel me dit quelque chose.
Quelle belle posture d'humilité que celle du passeur loin de celle du voleur !
Ecrire c'est aussi apprendre à se connaître.
Nous sommes donc face à deux visages.

La communion est donc faite, même si l'écriture est maladroite.
Peu importe, cela n'est, en tout cas, pas l'affaire de l'écrivain...

Corinne Janier Colombel

La Seine

Nous sommes en février 2018 et la Seine est sortie de son lit.

« *Mais qui a renversé toute cette eau ?* ». Cette question, je l'ai entendue prononcer par un enfant à l'expression désolée. Il devait avoir 4 ans. Quand je regarde la Seine, toujours en crue, cette phrase résonne dans ma tête. Ce pourrait être le départ d'une enquête policière.

Qui a renversé l'eau de la Seine ? Une divinité ? Un géant sorti d'un livre de conte ? Ou tout simplement un adulte maladroit ?

J'observe la Seine et je comprends l'étonnement de ce jeune garçon. Le fleuve a débordé sur les espaces aménagés par l'homme. Impossible de se promener sur les quais. Impossible de s'asseoir sur un banc. Les troncs des arbres ont disparu sous l'eau. Les poubelles de la ville ne sont plus accessibles. Un panneau d'affichage est à moitié englouti. Même la bouche d'incendie est recouverte à mi-hauteur. Un comble pour une bouche d'incendie. La nature ne manque pas d'humour.

Je ferme les yeux et j'écoute le son du fleuve. J'ai l'impression d'être au bord de la mer. C'est exactement ce bruit-là. Celui des vagues qui s'échouent sur le sable.

Je regarde à nouveau la Seine. Son débit est intense. Les cygnes sont emportés par le courant. Ils sont rejetés là où en temps normal ils n'ont pas accès, sur les routes ou sur les trottoirs. La nature a repris ses droits.

- Si un jour l'eau recouvre subitement la terre entière, qu'advient-il de l'homme ? Nous ne sommes pas faits comme les cygnes. La Seine est montée du jour au lendemain et ils continuent de flotter comme si de rien n'était. Quand ils en ont assez de se laisser dériver, ils prennent leur envol ou accostent sur un coin d'herbe.

Et je me demande :

- Si le niveau de la Seine monte encore comment feront-ils pour se nourrir ? La semaine dernière, j'ai vu des cygnes manger les feuilles sur les branches d'arbre qui pointaient hors de l'eau.

- Mais si leur nourriture disparaissait sous les flots ?

Alors, ils mourraient de faim.

Les cygnes ont disparu de ma vue et je réalise que je me suis laissée entraîner par mes pensées. Devant moi, une barrière avec un grand panneau jaune porte l'inscription « **Accès interdit, zone inondée** » en grosses lettres noires. Malgré l'interdiction, une femme s'aventure au-delà, sur la partie du quai qui n'est pas submergée. Elle s'arrête quand elle ne peut plus poursuivre son chemin. Elle reste immobile longuement, semble hésiter à aller de l'avant. Des petites vagues effleurent le bout de ses souliers. Elle soupire et fait demi-tour. Ce n'est pas un cygne. Elle ne peut pas, comme eux, passer de la terre ferme à l'eau. Elle pourrait s'aventurer quelques mètres encore, si elle portait des bottes étanches. Quoique ! La couleur brunâtre de la Seine a fait disparaître les obstacles. Le bout du quai est invisible. Elle pourrait perdre pied brutalement, être prise par les courants et partir à la dérive sans pouvoir regagner la rive. Elle ne pourrait pas s'envoler. Elle n'a pas d'ailes. Ce n'est pas un cygne !

Sabine Fresno

Lettre 1 / opus épistolaire

Cher toi,

Te montrer le fleuve ce matin – tu aurais vu – comprendrais quelque chose peut-être de l'agitation continue, de ce long spasme.

Je suis le fleuve ce matin.

Contradiction de l'élément – amas boueux dans l'aorte pleine et sereine. Régularité du propos pour une pensée liquide et l'âme se dissout ... un peu.

Ce matin, nous aurions regardé le fleuve ensemble – à quelque chose près – cela aurait été possible.

*Je ne sais pourquoi je tiens tant à ce moment absent
Aurions-nous senti le trouble dans les regards –portés loin – ?*

Tu l'as aussi en toi. Le fleuve. Quelque part par ici. Dans la trachée – une déglutition vitale.
Sentir l'humidité habiter les cordes vocales. Juste cela – sentir – l'eau dedans.
En mouvements circulaires – l'impermanence de cette régularité.
Le point culminant de ...
Le point culminant de ...
Le point culminant de
... cette dissolution

Aurions-nous vécu ceci ensemble ?

Branches continuellement ballotées, suivent l'aléatoire – à l'égale des idées parfois. S'entre blessent.
Poursuivent – ainsi – une quête indéfinie. Le cortex s'agite encore.

Et si nous plongions ?

Tout s'arrêterait- net. Seule la pluie s'écraserait.
Sirènes des ambulances – chapelets d'appels stridents dont tu te fous, le fleuve. Rien ne changera.
En cela, j'admire. Même avec sa tête des mauvais jours – la caboche verdâtre – le fleuve est.

Cher toi

Te montrer le fleuve ce matin – tu l'aurais vu – comprendrais quelque chose peut-être.
De l'agitation continue, de ce long spasme.
La pluie serait venue alléger les idées – se caler sur la vitre et nous aurions regardé – longuement – instinctivement.
La respiration sur la vitre aussi – calée.
Je ne sais si tu aurais remarqué cet arbre – singulier- accroché au rebord du lit. En poste devant cet immeuble vieilli.
Les arbres sont courageux.

Je crois que le temps s'est arrêté -ici - dans le flux. Parcelle de tout dans le regard ce matin. Ma vision a changé.

Les mouettes soulignent l'espace et lissent de leurs ailes la nappe d'eau.

J'ai toujours voulu voler et ce matin, c'était le moment

Nous serions partis avec le fleuve - attentifs - le temps d'un battement ou d'une pulsation irrégulière.

Extrasystole de l'appel d'air et de la force du fond qui dessine de délicieuses alvéoles - tout en surface.

Le fleuve nous aurait inventé des prénoms mouvants et boueux aussi comme autant de souvenirs qui n'ont jamais eu lieu.

En écho à cette rencontre inexistante entre toi et moi.

Une trace invisible - de celle qui pèse. Il s'agissait d'un éternel.

Te montrer le fleuve

Ce matin

C'était là mon essentiel

Cécile Bellan

Lettre 2 / opus épistolaire

Très chère

Pure coïncidence

Je pensais précisément à toi - quand le dessin de ton propos est apparu.

Ensuite - les mots ont pris forme.

A cet exact emplacement - Dans mes pieds.

Au plus près de leur voute.

Tes mots un peu mouillés

– de l'eau trouble, ils s'arrachent et viennent s'écraser sur le rebord du fleuve.

A côté des arbres. Loin des bancs – pas d'assise.

Le mouvement dans son glissement – des terres qui se fissurent.

L'entière décadence.

Crainte – d'abord – d'écraser cette idée enveloppée. Un geste maladroit et brusque – peut-être viril aurait tout balayé.

Vois-tu, j'étais dans les étoiles – une de ces précieuses absences, je regardais du haut de mon plongeur le monde et ses débris.

Le reste d'éclat humain se prolongeait sur mes tempes et la lumière – pâle lumière me plissait les yeux. Je n'étais pas certain – alors – de pouvoir lire- de pouvoir te lire.

Il a neigé. Fort et dru. La poudre blanche recouvre tout – même le son de la vie.

Etendue intime à perte de vue

– seule la respiration revient dans les oreilles.

Plus grave, plus sourde – l'ancestrale respiration

Nappe phréatique de l'intime.

Encore

Me- parlais-tu de ceci aussi ?

Il m'a semblé que tu perdais les eaux.

D'un coup – le barrage avait cédé. Un accouchement prématuré de la pensée.

Pourtant et même – je ne t'ai pas sentie en danger.

Le flux continu est vie.

Serait-ce là le lien entre toi et moi ?

Une calligraphie des sens.

J'étais dans les étoiles et pourtant, je marchais, je marchais.

Je marchais.

Délicatement – du tranchant de la paume, l'idée de repousser le trop plein de pensées.

Seul – le craquement de la neige.

C'est ici que j'ai entendu le silence de tes mots

Une envie folle de goûter l'eau dans ta bouche aussi et m'y noyer un peu.

Je suis loin –parfois – absent pourrai-je répéter.

La distance n'est pas le désengagement – je te suis lié- sensiblement lié. Un lien sans l'attache.

Seule la dissolution de l'élément... neige deviendra eau - eau - rivière - rivière - fleuve.

Oui, continuons un peu plus en aval -si tu le veux bien... prolongeons le moment.

Est-ce que le fleuve gueule ?

Est-ce que ton fleuve gueule ?

Est-ce que ça doit gueuler un fleuve ?

Continuons la balade - regardons ensemble l'eau et la neige se confondre.

Toi et moi

– la flaque d'eau.

Est-ce que le froid de l'eau t'agresse ?

Qu'as-tu fait de ta violence ?

Je t'ai lu, ma chair, j'ai lu le calme recouvrant la vitesse, j'ai lu l'arbre desséché – fatigué – mais toujours, toujours enraciné.

J'ai vu l'humide dans tes yeux – le reflet du fleuve. J'ai senti l'odeur de boue – la vase du fond qui remontait. La beauté de l'horreur et l'horreur de cette beauté. J'ai senti tes contractions dans le bas ventre – tes cuisses se saisir d'une enjambée nouvelle.

La peur de dehors et le bouillon du cœur.

J'ai vu. J'ai tout vu.

Viens – allongeons le pas encore un peu.

Oui je t'aime

Allons-y – défions le froid.

Le cœur s'emballe et c'est tant mieux.

Oui, j'ai entendu le vol et les ailes se détendre au - dessus du marécage.

J'ai envie de courir maintenant.

Une course déposée sur le sol d'argile- glaise – accrochée à mes pieds.

Je serai léger, j'emmènerai mes étoiles.

Allons, allons – ne réfléchis pas trop – ne re- fléchis pas davantage.

Le cortex est trop lourd – laisse le sur le bord du lit.

Le vent s'agite dans tes yeux – il habite ton ventre – nous le partagerons.

Le vent guide la cadence – le mouvement s'amplifie et gagne.

Le point culminant de ...

Le point culminant de ...

Le point culminant de

... cette dissolution

Nous vivrons ceci ensemble

Voilà, nous y sommes – c'est ici.

L'embouchure t'ouvre sa gueule.

De quoi avons-nous peur ? Que vois-tu ?

L'immensité d'une promesse. Non. L'ouverture du temps- un espace ouvert sur le temps

Une saignée atemporelle.

La mort d'une promesse. La mort d'une attente.

Une libération, peut-être.

Plus encore – laisse le cri sortir – un cri dont la densité opaque sortirait des ténébreuses sources.

Le spasme disparaît et se dissout dans les veines

Le sang parle.

Laisse

Cécile Bellan

Là, ici et maintenant

Là, ici et maintenant, je me pose, j'ouvre enfin les yeux, je libère mon esprit. La brume qui envahissait le fond de mon crâne se dissipe, s'étiole, se déchire lentement, je m'ouvre sur une autre porte inconnue.

Ce sentiment d'étouffement, d'oppression, ce sifflement incessant, cette ventilation lancinante qui me broie les tympans depuis deux heures s'évaporent. Je ferme une porte, celle du passé, j'ouvre cette autre porte, celle supposée du temps, je cueille l'instant présent, l'absorbe, m'en nourris, je remplis les cases vides, j'occulte les autres. Mais que reste-t-il au final ?

Un sentiment de solitude intense, un battement de cœur qui succède à un autre. Les couleurs s'estompent. Mon regard est happé par ce néant, mais que reste-t-il à observer ?

Le torrent devant moi charrie des cris de colère, de découragement, chaque goutte en est imprégnée, transpire la rage. Et là, en ce moment, je la perçois, je la ressens au plus profond de mon être.

Entre deux reflets, dans le pli d'une vague, je crois apercevoir le « Cri d'Edouard Munch », sa voix cherche à hurler quelque chose, à émettre enfin un son que je n'entends pas. Mais au détour d'une autre vague, blanche, chargée d'écume, le personnage disparaît, en silence, et retourne se noyer dans les méandres d'un fleuve qui ne se fige jamais, qui vit au gré des tumultes de la nature. Je me pose, m'assieds sur le carrelage froid, je ferme les yeux, et pourtant, je le sais, le fleuve est toujours là. Il déborde sur les berges, il déborde dans mon esprit. Il essaie de me transmettre une idée, ténue, évanescence, dans un souffle à peine perceptible. Le temps ne s'arrête jamais au final, il file, il nous emmène, parfois, et je ne peux pas l'appréhender. Je ne peux que l'accompagner sur son chemin.

Sur la route, en face de moi, de l'autre côté du fleuve, le feu passe au rouge. Clic. Le temps s'arrête, les voitures aussi. Clac, il passe au vert, chacun reprend sa route. Je hurle « clic » au fleuve », mais il passe, désobéit à mon injonction, il reste sourd à ma voix, refuse d'estomper sa furie ravageuse et destructrice.

Pourtant, si mon esprit s'est arrêté de vagabonder le temps d'un clic, s'il s'est figé dans l'espace-temps, il peut le faire lui aussi ! Et ainsi tout deviendrait harmonieux, cohérent. Clic. La voilà ma réponse, je peux m'arrêter, faire de ce temps, de cette seconde, une éternité que je peux savourer, apprivoiser. Je peux m'en délecter à l'infini, la mâchouiller, la goûter, l'avalier. Il y a eu un avant, il y aura un après, mais entre les deux, cette seconde est devenue éternité. J'entrevois une autre dimension qui fera de ce moment pendant lequel j'ai ouvert mon esprit et tous mes sens quelque chose de différent, d'immortel.

Cet instant, cet éclair de lucidité, m'appartient et ne disparaîtra de mes souvenirs qu'avec l'appel du néant.

Les ressacs du fleuve claquent sur les bordures détrempées, et ne feront jamais que claquer, le temps reprend son rythme, je me laisse couler à travers lui.

J'ouvre les yeux, les engrenages de la vie s'entrecroisent à nouveau, la mécanique bien huilée du temps se remet en route, celui-ci reprend son cours, je n'existe plus, plus vraiment.

Michel Dutrévis

Se poser

Se poser, fermer les écouteilles et les rouvrir, avant de prendre la plume,

Eveiller ses cinq sens, s'imbiber de l'univers et s'imprégner d'écume,

Pour laisser couler les mots, les flots, tel le fleuve qui dévale son chemin,

Ne pas s'arrêter, ne pas réfléchir, se perdre dans les méandres du destin.

Au final que reste-t-il ? Une chose, une bête indomptable,
Une créature constituée de mots issus de l'inimaginable,
Un renard à apprivoiser ? Non. Une étrange peinture, luxuriante
Une nouvelle écriture née du néant, mais tellement lumineuse !

Michel Dutrévis